

diocrement les colons de ces cantons ; les femmes surtout, inquiètes et nerveuses, n'y comprenant rien, ne pouvaient se rassurer ; les malins leur disaient tout bas que c'était un volcan à la veille de s'exhiber, et qu'il fallait y faire bien attention. Par bonheur, il n'y eut pas d'éruption.

Au mois de mars et d'avril suivants, tous les arbres épargnés qui avoisinaient la dune en feu : ormes, frênes, tilleuls, etc., se couvrirent de verdure, tant la chaleur qui sortait de ce vaste foyer tempérait à point l'atmosphère environnante.

Un jour, des personnes initiées—il s'en trouve par-ci par-là—armées d'outils et pourvues de futailles, y abordèrent secrètement, à l'insu des insulaires. Le succès de leur exploit ne transpira pas dans le pays. Si elles réussirent à se convaincre que quelque chose d'étrange existait là—ce n'est pas douteux,—ce fut aux dépens de leurs chaussures que le feu abîma et qui restèrent sur place comme preuve de leur empiétement et de leur mésaventure. La légende ne dit pas si elles y sont retournées.

Au mois de mai 1860, la crue des eaux du lac Saint-Jean fut assez forte pour couvrir toute la dune : le feu s'éteignit, et la confiance renaissant au cœur de la Colonie, tout tomba dans l'oubli. Les seuls vestiges laissés par le foyer éteint sur les flancs de l'île se voient encore comme aux premiers jours, et forment des blocs irréguliers de schiste calciné et cimenté, défiant hardiment la vague aux jours de tempêtes, tandis que le sous-sol disparaît peu à peu sous leurs assises plus fragiles et désagréables.

En 1870, lors du grand feu du Saguenay, Roberval ne fut pas épargné par l'élément destructeur.

Le feu, poussé par un vent de tempête, fut transporté de là jusque sur l'île, à cinq milles à l'est ; il tomba en pleine forêt, brûla dix arpents de bois et enflamma de nouveau le sol. L'atmosphère épaisse de fumée pendant deux jours n'avait pas permis au fermier de soupçonner ce nou-